

une procession; qu'il a voulu ensuite avoir toute son armée réunie pour faire une entrée triomphale dans Mexico. Son cœur a été tellement pénétré des honneurs qui lui ont été rendus à cette entrée (honneurs qui, à ce qu'il paraît, ont coûté quatre-vingt mille francs au commandant de la place qui, pour monter cette réception, avait un crédit illimité) qu'il a tenu à remercier la population, en lui faisant donner un bal par l'armée.

Les officiers ont eu la main forcée, et ont été obligés de souscrire; les capitaines à raison de dix piastres. Malgré ce chiffre élevé, la souscription n'est pas suffisante pour bien faire les choses, aussi garde-t-on tout le monde à Mexico pour faire nombre.

Les régiments ne partiront pour occuper le pays qu'après le bal. Voilà comment nous traitons les choses. Vous voyez que nous laissons bien loin derrière l'ancien dicton : A demain les affaires sérieuses.

Dans tous les mouvements de troupes dont il est question, il paraît que nous autres ne bougeons pas. Cela n'est pas étonnant: le général Douay ayant déclaré à Puebla qu'il ne ferait plus rien, on ne lui donne plus rien à faire.

C'est le général Bazaine qui va partir.

Nous sommes à mon grand regret destinés à rester à Mexico où nous nous ennuyons à mourir. Nous ne voyons personne. Il pleut sans cesse, et nous ne pouvons pas même sortir pour nous promener à cheval.

Aussi nous tarde-t-il bien, et à moi surtout, de voir arriver le prince Maximilien, ou tout autre,

pour lui remettre en main les rênes de ce beau gouvernement que nous établissons, et nous en aller au plus vite.

Il y aura certainement une armée d'occupation, mais je vous assure qu'en aucun cas je n'en ferai partie, dussé-je n'y rester que six mois pour passer chef d'escadrons.

Il me tarde trop de vous revoir, et de sortir de ce milieu d'intrigues dans lequel je me trouve.

H. L.

XXIV

Mexico, le 13 juillet 1863.

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite je n'en ai pas reçu de vous, parce que mon courrier français du 15 juin m'est arrivé en même temps que mon courrier anglais du 1^{er}. Pour ce mois, il en sera encore de même: j'aurai le 20 le courrier anglais du 1^{er} juillet, et le courrier français du 15 juillet.

Je devrai cette nouvelle faveur à la complaisance de l'interprète du grand quartier général qui a été porter à Vera-Cruz, pour la faire encore partir par le courrier du 17, la dépêche qui annonce que l'Empire a été proclamé.

Vous voyez que si nous avons été lentement pour les affaires de la guerre, nous marchons rapidement pour les affaires politiques. Nous commençons par choisir trente-cinq individus que nous formons en *Junte*. Ces trente-cinq choisissent trois autres individus, que nous leur avons désignés, pour former un gouvernement provisoire; ensuite, ils s'adjoignent deux cent quinze particuliers et composent ainsi une assemblée de deux cent cinquante membres qui vote à l'unanimité, moins une voix, la forme de gouvernement que nous avons choisie pour eux.

Le vote est à peu près ainsi formulé :

La monarchie constitutionnelle, ayant un empereur pour chef. Cet empereur doit être catholique. Maximilien d'Autriche est nommé empereur. Dans le cas où il refuserait, s'adresser à l'empereur Napoléon, afin qu'il désigne un monarque.

Pour célébrer ce vote, l'armée mexicaine a tiré cent un coups de canon sur la place au milieu de la plus grande indifférence de la population.

Tous ces votes comiques, et que maintenant on veut faire passer pour les vœux de la nation, étaient cependant forcés; c'était la seule chose que nous pussions faire.

Comme je crois vous l'avoir déjà dit, il faut, pour régénérer le Mexique, un gouvernement fort et honnête, qui soit sans pitié pour les voleurs et les coquins.

Mais pour établir un tel gouvernement, il y a des difficultés qui, d'après la manière dont on opère, me semblent insurmontables.

Pour arriver à quelque chose il faudrait une occu-

pation de dix ans, une armée nombreuse et une grande mise de fonds, en attendant que le pays puisse rapporter, ce qui ne peut avoir lieu qu'après l'extinction du brigandage.

Les Mexicains le sentent bien, et ils comprennent que la France seule pouvait faire cela, tandis que l'Autriche ne le peut pas.

Aussi voulaient-ils nommer le prince Napoléon empereur. Il a fallu leur ordonner formellement de nommer Maximilien.

Maximilien choisi, reste à lui organiser quelque chose, un gouvernement, une armée, etc., etc. C'est là le difficile.

La base sur laquelle tout doit reposer est l'armée.

C'est de cette institution qu'on aurait dû avant tout s'occuper, et pour arriver à un résultat, il ne fallait pas prendre des demi-mesures, il fallait tailler dans le vif.

On devait tout de suite licencier l'armée de Marquez, réviser les titres de chacun, et mettre non seulement à la porte les chefs de bandes qui avaient été voleurs de grands chemins, et qui maintenant sont généraux, mais encore les juger, les pendre, ou tout au moins les déporter. Organiser ensuite un petit noyau d'armée avec les officiers mexicains contre lesquels il y aurait le moins à dire; mettre à la tête de ce noyau des officiers français qui ayant l'autorité et le pouvoir auraient imposé notre système d'administration. Ceci établi, on serait parvenu avec le temps à former une bonne armée.

Mais au lieu de cela, au lieu de poser le principe de la probité et de la régénération, on ménage tous

ces gens-là parce que Marquez est l'homme de la réaction, et les réactionnaires ne nous en veulent déjà que trop, depuis qu'ils sont bien convaincus que nous ne voulons pas rétablir l'ancien ordre de choses.

M. de Saligny, qui lui-même est réactionnaire, flatte ce parti par toutes les concessions possibles : il vient de faire changer le commandant de place parce qu'il s'était permis de faire arrêter un prêtre voleur et assassin.

On n'a pas donné suite à une enquête qui avait été commencée sur des détournements de fonds. Vous savez que c'est toujours nous qui payons l'armée mexicaine. Il est naturel que ces gens-là conservent envers nous l'habitude qu'ils avaient prise envers leur gouvernement, c'est-à-dire de voler le plus possible. Seulement, avec nous, c'était plus difficile.

Cependant, ils y arrivaient en disant : telle bande qui est à tel endroit a fait sa soumission, actuellement elle forme tel régiment, et il nous faut la solde de ce régiment.

Nos intendants ne se contentaient généralement pas de si peu pour accepter une création de corps ; mais souvent le général en chef, après s'être renseigné, déclarait que tel corps existait, après quoi l'intendant ordonnait la solde.

Une affaire semblable a eu lieu dernièrement ; mais le jour où l'intendant payait la solde du corps nouvellement créé, on apprend qu'il est dissous.

On veut savoir ce que cette solde était devenue. C'est alors qu'a lieu le commencement d'enquête qui a fait découvrir que l'argent avait été porté chez le chef d'état-major de Marquez.

Cet homme est une canaille fieffée qui passe pour telle aux yeux mêmes des Mexicains.

Marquez ne peut l'ignorer, et du moment qu'il garde auprès de lui un tel homme, c'est qu'il y trouve aussi son bénéfice.

Vous voyez que dans de telles conditions, il ne faut pas faire de replâtrage, il faut tout démolir pour reconstruire à neuf. Si on n'en arrive pas là, comme je le crains fort, nous faisons un triste cadeau à ce pauvre Maximilien.

Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus, c'est son arrivée qui je l'espère fera rentrer ma division. On dit qu'il sera ici vers le 15 octobre.

A son arrivée, le général en chef ne peut rester ; en outre, si l'on en croit les bruits qui circulent, les élections, surtout celles de Paris, ont été en faveur de l'opposition, de sorte que nous croyons que l'Empereur voudra faire voir une solution le plus tôt possible, et qu'il annoncera un beau jour dans le *Moniteur* que l'empire du Mexique est solidement constitué et que l'armée va rentrer.

Bien entendu il rentrera fort peu de monde, trois ou quatre régiments tout au plus, car si on ne laissait pas un corps d'occupation à Maximilien, il serait obligé de revenir avec nous.

Mais ces trois ou quatre régiments rentrant, cela suffit pour que notre division soit dissoute, et que l'état-major rentre aussi en France à la fin de l'année.

Le général Bazaine resterait ici avec quinze mille hommes, et s'il avait la haute main sur tout, il irait plus vite en besogne qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

En attendant, Mexico ne nous offre guère de plaisirs, et ne se charge pas de nous faire trouver le temps court. Nous avons cependant donné un bal magnifique à la population qui ne s'empresse pas de nous le rendre, et qui probablement ne le rendra pas. Notre bal était vraiment superbe. Il a eu lieu dans la salle du Grand-Théâtre qui ne s'était jamais vue ornée d'une si belle façon. Les jolies femmes et les toilettes élégantes abondaient; le souper était confortable, et tous les Mexicains et Mexicaines y ont fait honneur, je vous assure. On s'est beaucoup amusé, et on a dansé jusqu'à six heures et demie du matin.

Ce bal a été la source d'un commencement de relations avec certaines familles : mercredi, je dois aller à un bal où il y aura, dit-on, de très riches héritières, mais cela ne me tente pas.

Hier nous avons eu une course de taureaux; les vrais amateurs l'ont trouvée faible : pour moi qui n'en avais jamais vu, ce spectacle m'a paru dégoûtant. Ces malheureux chevaux éventrés, marchant sur leurs boyaux, me faisaient mal à voir.

Du reste, toutes les distractions possibles n'arriveraient jamais à calmer mon désir de rentrer en France; c'est une idée fixe, qui dégénérerait en nostalgie si je m'y laissais aller; mais je la combats par des promenades et des courses aux environs. Nous allons souvent déjeuner à la campagne. Pour cela nous prenons des voitures, car c'est le moment des orages, et il arrive presque tous les jours qu'à un ciel pur, il succède, cinq minutes après, d'énormes nuages qui en crevant nous gratifient de torrents d'eau.

Ces distractions qui m'intéressent et me plaisent ont par contre l'inconvénient de coûter très cher; aussi je crains fort de ne pas faire d'économies pendant mon séjour à Mexico.

H. L.

XXV

Mexico, 27 juillet 1863.

Je viens d'écrire à M^{me} Cornu, pour la remercier de son affectueux intérêt, une lettre que je fais partir par le courrier anglais, et qui arrivera le 1^{er} août. Dans cette lettre, je lui raconte bien franchement tout ce qui se passe ici, et lui montre la situation telle qu'elle est, mettant de côté toute considération personnelle. Je trouve que c'est un devoir d'honnête homme d'éclairer l'opinion publique en France sur toutes les indignités et les stupidités dont nous sommes les témoins impuissants.

Aussi ai-je dit la vérité tout entière. Comme ceci doit vous intéresser, je crois vous être agréable en vous envoyant la copie de cette lettre qui est très longue. Je commence donc :

« Pour vous faire entrer de plain-pied dans la politique que nous suivons, je détache d'un journal l'ordonnance du préfet de police sur la défense de